

OPERATIONS CONQUÊTES

POUILLES - CALABRE - SICILE

« *Moi Robert, par la grâce de Dieu et de saint Pierre, duc de Pouille et de Calabre et, par une autre grâce, futur duc de Sicile* ». Le serment de Melfi est sans ambiguïté. Les deux camps, Papauté et Normands, sont parfaitement en phase : la première donne un blanc-seing à Robert pour terminer les conquêtes territoriales en cours et conquérir la Sicile pour la délivrer du joug musulman.



MILETO

pièce de Roger I ?



Robert avait beaucoup appris de ses années passées en Normandie, surtout sur la façon de procéder des ducs depuis leur installation : puisqu'on leur avait cédé un territoire, aucun des « établissements scandinaves » sur cette province ne devait s'extraire de leur autorité. Si le cas se présentait ils utilisaient immédiatement le bannissement en intégrant à leur « trésor » l'ensemble des biens du renégat ! Limité dans son potentiel humain normand et français, et de plus en plus affaibli par toutes les guerres et escarmouches permanentes, il ne pouvait tolérer aucune rébellion, aucune défection dans ses rangs ! Utilisant l'exemple du système féodal de ses origines il se devait d'être à la fois vigilant et sévère dans ses interventions punitives sans aller jusqu'à l'utilisation de la sanction suprême qui aurait renforcé ses faiblesses face à une pluralité de fronts :

- Envers la papauté : celui-ci semblait provisoirement réglé ;
- De même avec son principal concurrent immédiat, Richard d'Aversa. Toutefois ils ambitionnent tous les deux une même finalité : accroître leurs domaines par la conquête séquentielle de la principauté de Salerne. Dans cet objectif ils placèrent chacun leur pion matrimonial sur l'échiquier : déjà Richard avait épousé Fressende, une sœur des Hauteville et Robert en épousant Sykelgaïte, sœur du prince Gisolfpe. Ainsi ils devenaient de hauts seigneurs, duc pour le premier, prince de Capoue pour le second, et non plus des « chefs de bandes » ;
- La plupart des barons normands, établis dans leur territoire après le partage de Melfi, voulaient en jouir de façon indépendante et se dédouaner des exigences féodales : surtout de l'ost, service armé temporaire de 40 jours, souvent modifié par cas de nécessité absolue, mais également du service de cour : soumission avec hommage envers leur « chef ». Heureusement Robert avait prévu le moyen de les soumettre à l'obéissance : il disposait de solides « compagnies » de mercenaires rétribuées sur le principe scandinave du partage du butin selon une échelle précise et incontournable et l'assurance de percevoir une solde pendant les rares périodes d'inaction guerrière. Ainsi il possédait d'un moyen d'intervention indépendant envers les chevaliers récalcitrants et ils étaient nombreux !
- Ces chevaliers étaient toujours les mêmes ou de leur descendance : les Ami, les fils de Gauthier, les Josselin de la Place, les Roger tue-Bœuf, toujours hostiles à son élection ; puis de nouveaux : les alliés d'Abélard et d'Herman suite à leur spoliation sur la succession d'Onfroy.
- Avec son frère Roger arrivé en 1057 dont les qualités exceptionnelles sont jalouées par le Guiscard malgré ses propres réussites et sa position de duc...mais la « fourmi normande n'est pas prêcheuse » !

- Plus tard, une nouvelle source de conflit résultera de son mariage avec Sykelgaïte occasionnant sa séparation d'avec Aubrée de Buonalbergo et l'éloignement de son fils Mac-Bohémond. Nous l'évoquerons en détail le moment venu...

Le cas particulier de la CALABRE

Robert, lors de son arrivée en Italie du Sud (1047 ou début 1048), avait dû faire ses preuves. Précédé d'une renommée de force et de ruse, ses frères déjà fortement implantés en Apulie, et en particulier Drogon successeur à la dignité comtale d'Ascolie et de Venosa, se méfièrent de lui. *« Chez ces gens positifs, l'affection s'arrêtait à la bourse et ils connaissaient trop bien leur propre famille pour, dans un frère, ne pas voir tout de suite un futur compétiteur. »* J. Béraud Villards déjà cité.

Ainsi il lui avait confié la défense d'une cité difficile à conserver et à vivre : Scribla dans la vallée du Crati. A l'inverse de la Pouille, la Calabre est pauvre et misérable, avec de hautes montagnes, des terres sauvages et des forêts denses où, pour se protéger des Musulmans les habitants *« primitifs, sournois et féroces »*, se nichent sur des pitons difficilement accessibles avec quelques monastères eux-mêmes plus érémitiques que cénobitiques. Rapidement il utilisera la ruse pour investir une autre cité calabraise beaucoup plus agréable à vivre : San Marco Argentano, dotée d'un riche monastère. Il y établira un imposant donjon fortifié comme il le fera systématiquement par la suite.



Maquette de San Marco A. Musée de Hauteville-la-Guichard

Mais avant il doit astreindre une province sous influence byzantine, soumise au basileus, à ses notables et surtout à son clergé très influent et plus stable que celui de la papauté. Les plaines marécageuses, « malpalues », ravagées par la malaria sont aussi inhospitalières que ses montagnes abruptes. Seul son littoral offre une qualité de vie seulement contrariée par les incursions épisodiques des Barbaresques musulmans.

A la venue de son puiné Roger (1057*), il se comportera comme l'avait fait Drogon à son égard en lui attribuant le castrum calabrais misérable, à cette époque, de Mileto.

Nota * = D'après la généalogie d'Etienne Patou, mise à jour en 2013, Roger serait né vers 1031 ou 1032 ? Il serait donc âgé de 15 à 16 ans à son arrivée !



Ci-jointe carte postale touristique

Sa mission : conquérir le maximum de terres périphériques en évitant toute remontée calabraise du Sud. A plusieurs moments il y eut des heurts verbaux violents entre les deux frères car Roger supportait mal de vivre chichement de rapines, de ruses et de forfaitures pour des résultats encourageants alors que son frère vivait dans une situation jugée indécente, non respectueux des promesses sur résultats obtenus. Pourtant Roger, mis en

face d'une situation difficile à Catanzaro, importante cité du Sud-est, parvint seul, seulement aidé de ses chevaliers, à remporter la victoire. Geoffroy Malaterra, avec beaucoup de parti pris, vante les succès du jeune combattant : *« les places fortes les plus sûres, sans plus de résistance, se soumettent et se rallient en prêtant serment et en donnant des otages. »* G.M. 1.19.

En 1058 et 1059 (*1), plusieurs tentatives pour soumettre Reggio par la force avortèrent malgré l'union des deux frères. (*2) Ils perdirent des villes qui se révoltèrent comme celle de Nicastro mais gagnèrent celle de Gerace, important verrou sur le littoral du sud-est.

En 1060 **(*1)** après un siège avec de puissantes « machines de siège », les dignitaires de la ville se rendirent contre la vie sauve et se réfugièrent à Squillace et Catanzaro qui furent une nouvelle fois finalement reprises. La Calabre était maintenant normande ; conquise mais pas par une alliance de barons égaux en droits, agissant pour leur compte comme pour l'Apulie (où restaient des villes importantes et stratégiques à gagner telles que Brindisi, Tarente, Otrante et surtout **Bari**).

Cette fois **c'était deux Hauteville qui « avaient fait le travail »**, aidés de mercenaires rétribués sur leurs deniers avec participations sur les butins, mercenaires hétéroclites où l'on trouvait des Slavons, des Lombards, des Musulmans, des Italiens et même des Grecs attirés par l'aura et la générosité de leurs employeurs. Nombreux étaient d'anciens prisonniers libérés mais fidèles pour le gain. Certains étaient *des milites equites*, ou chevaliers mais en fait *des armigeri* simplement considérés comme des soldats ; leur fidélité se limitait aux récompenses attendues « **do ut des** ». Car la générosité de Robert se limitait à ces « salaires » ; comme pour les ducs en Normandie pas question de répartir des terres acquises et même Roger aura des difficultés à obtenir ses parts, pourtant promises, tant Robert tenait à posséder, seul, les terres conquises...**AU NOM de SAINT PIERRE !**

Robert recrutait également des combattants parmi les vaincus issus des villes calabraises conquises. Contre une reddition spontanée de leurs habitants il s'engageait à ne pas construire de château, avec une garnison armée, à l'intérieur de la cité mais seulement à l'extérieur pour conjurer toute attaque et ainsi les protéger (ou les punir s'ils ne tenaient pas leurs engagements). Dans le cas contraire il leur causait un maximum de dommages physiques, parfois atroces pour l'exemple, en évitant les grosses destructions pour en jouir immédiatement et y construire un *castella* armé et en renforcer les murailles.

***Notes : (*1)** = Il existera toujours un différentiel d'une année entre les différents chroniqueurs pour des raisons évoquées en fin de la première partie. (Exemple : en 1061 Pâques tombera le 15 avril !)

(*2) = Comme à son habitude, le Guiscard profitera d'un temps d'observation afin d'étudier les défenses justifiant leurs échecs. Il introduira également, par ruse, des espions Grecs ou Lombards prélevés parmi les mercenaires fiables et grassement rétribués, déguisés en marchands ou ouvriers, ou tout naturellement des moines particulièrement choyés ! **(*3)**

(*3) Dans le préambule j'ai évoqué un parallèle entre Guillaume et Robert. Ils sont maintenant ducs et catholiques et doivent assurer leurs arrières sur le plan temporel, en construisant des places fortes dès qu'ils conquièrent un territoire, mais également sur le plan spirituel en dotant les monastères existants de dons financiers ou en instituant un lorsqu'ils en sont dépourvus.

Sous Robert le Magnifique et son fils Guillaume, soit entre 1030 et 1080, « *l'aristocratie normande, à l'instigation du duc ou avec son appui, participera à la fondation ou à la restauration d'une trentaine d'abbayes* » Tiré du texte de Giovanni Coppola de l'Université de Caen paru dans les Annales de Normandie, d'octobre 1993 N°4, 42^e année page 335 : « **L'Essor de la construction monastique en Normandie au XI^e siècle, mécénat, matériaux et moine-architectes** ».

Un exemple : tous les deux (Guillaume et Robert le Guiscard) durent prendre en considération les sollicitations financières de l'évêque de Coutances : **Geoffroy de Montbray**. N'oublions pas que la famille des Hauteville dépendait du diocèse de Coutances. Le 12 mars 1049 il fut consacré évêque à Rouen mais dès le mois d'octobre il fut cité à comparaître devant le concile de Reims que présidait **l'ennemi des Normands Léon IX** ! Il était accusé de simonie, son frère Roger ayant soi-disant acheté sa charge... Il sera blanchi de cette infamie ecclésiastique après avoir plaidé sa cause et affirmé, sous serment, que certes cela s'était produit mais en dehors de sa volonté !

Il héritait d'une cathédrale romane en ruines. Pour la reconstruire il sollicita des subsides tout azimut, d'abord auprès de son duc Guillaume puis partit en pèlerinage à Rome, occasion d'y assister à un concile en mai 1050 sous Léon IX (sa participation est confirmée dans le **Patrologie latine** T.CXLIII, col. 617). Il en profita pour demander des fonds aux Hauteville et Robert le Guiscard se montra, paraît-il, particulièrement généreux. Il put ainsi achever le gros-œuvre en 1054 et le 8 décembre Saint-Maurille, l'archevêque de Rouen, vint l'inaugurer. Elle était parmi les « plus belles réalisations de l'art romand normand » selon Reinhard Liess Munich 1967 p 149 à 156.

Les Hauteville et les barons normands d'Italie du Sud avaient dû se montrer particulièrement généreux car Geoffroy adjoint à la cathédrale un véritable palais princier et il « *acheta, au duc Guillaume, la meilleure moitié de la cité (de Coutances), de sa banlieue, de son tonlieu et de ses impôts, avec des moulins* »... Ainsi pourvu, il établit un chapitre cathédral digne de ses ambitions : faire de Notre-Dame-de-Coutances un important centre de pèlerinage bénéfique à toute la cité mais au sien en particulier. Il s'emploiera également à acquérir dans son diocèse des églises (Cherbourg, Barfleur et... **Saint-Pierre-de-Marigny**). Le futur Guillaume de Hauteville, fils de Fressende et donc frère du Guiscard, fera partie des donateurs. Il faisait bien car l'évêque ira même jusqu'à bénir les donateurs et menacer de l'excommunication tous ceux qui lui nuiraient... Pour tous renseignements complémentaires lire en particulier Lucien Musset, dans la REVUE du département DE LA MANCHE (1983 tome 25 fasc. 99) : **Geoffroy de Montbray, évêque de Coutances (1049-1093)**, Wace et Ordéric Vital...

Pour Robert, la Calabre devenue normande n'est plus son centre d'intérêt primordial. En finir avec les Grecs autour de Bari et les dissidents de son « camp » devient son objectif. Prioritaire. Il la laisse en charge de son jeune frère quitte à intervenir le cas échéant.

En revanche elle présente de l'intérêt pour Roger, franc-tireur, qui en voit une base de départ pour sa conquête de la Sicile, dès la première opportunité venue....



(Carte postale de SCILLA = source internet)

De Reggio ou de **Scilla** il contemple cette proie si proche et si lointaine.... Seule la possession d'une flotte puissante pouvait lui permettre de réaliser son souhait. La prise de Reggio et des ports du littoral calabrais sont désormais à sa disposition pour la lui fournir !

Une innovation dans les chroniques :

Désormais nous essaierons de répondre aux questions posées par nos lecteurs(trices) au sujet des chroniques ou sur des sujets pouvant les compléter.

Question : A Val-ès-Dunes le combat se serait déroulé sous la pluie, ou après, entre des Normands et des « Français » vivant ensemble depuis plus d'un siècle, donc guère de différences entre leurs armements et leurs habits...devenus boueux ! Sur terrain sec, avec la poussière ambiante qui recouvrait les combattants en sueur, il devait en être de même ! Comment se reconnaissaient-ils dans ces conditions ?

Réponse : Jusqu'à la fin de l'empire romain les armées ennemies étaient facilement différenciées : pour les légions romaines rigueur, discipline, unité d'armement et de tenue où le rouge et le doré dominaient ; pour les « Barbares » des tenues disparates mais ils luttèrent contre un ennemi commun facile à identifier.

Entre elles les légions se reconnaissaient par « l'enseigne », hampe en bois comportant, sur sa partie haute l'aigle impérial ou une couronne de lauriers ;



en-dessous, les lettres **SPQR** (Senatus Populusque Romanus = le sénat ou le peuple romain) inscrites dans un rectangle ; ensuite un médaillon avec une tête (l'empereur ou leur général) ; enfin, dans un rectangle, le nom et numéro de la légion. Leurs boucliers étaient réalisés en bois ou métalliques, rectangulaires pour réaliser la fameuse « tortue », et de couleur rouge décoré d'un emblème doré (aigle impérial ou ses ailes). Leurs adversaires se protégeaient avec des boucliers ronds, en bois, que chacun décorait de signes géométriques colorés selon son inspiration.

Lors des combats après la fondation de la Normandie, comme à Val-ès-Dunes ou à Hastings, il n'était plus question d'une différenciation ni par les uniformes, ni par les boucliers, ni par un drapeau, étendard ou gonfanon (bien que sur leurs bateaux les Vikings en possédaient un pour se suivre lorsqu'ils étaient groupés ou pour leur servir de girouette). Les Scandinaves avaient Odin et Thor comme principaux dieux et naturellement lors des combats ils sollicitaient leur aide ; ainsi la solution nous est apportée par **Wace** dans son « Roman de Rou » : chacun des corps, appartenant à l'un ou l'autre des belligérants, possédait son « **enseigne** » devenu **cri de guerre**, utilisé comme « *cry d'armes* » ou **cri de rassemblement** :

« Franboiȝ crient Montjoie ! et Normanȝ Dex aie ! » II 325.

« Dex aie ! l'enseigne al duc de Normandie » III 1607 et 2679.

A « **Valesdunes** » les barons de Guillaume criaient « *Dex aie* » III 3925, alors que les rebelles du Cotentin et du Bessin, « Français » de souche face à des Horsains s'appelaient par le nom de leur Chef de Guerre ; d'autres encore « Scandinaves » criaient « *Tur aie* » ?

Le prélude à la reconnaissance visuelle se fera sous le pape Eugène III (1145-1153) qui donnera aux Templiers une croix pattée rouge à porter sur l'épaule gauche de leur chlamyde blanche ; un gonfanon, le « *Bausant* » ou « Bauséant » ; et un cri de guerre...

→ Pour plus de renseignements se reporter à l'étude de René LEPELLEY de l'Université de Caen parue dans les **Annales de Normandie** de mai 1997, 37^e année N°2, page 101.

Daniel JOUEN, le 23 septembre 2015